

MICHELET, QUINET ET L'ALLEMAGNE

« Pour ma part, je me rappelle que, bien jeune, quand je passais la frontière, sous chaque arbre et sous chaque buisson de la Forêt-Noire, je m'attendais à trouver un poème tout entier »¹.

Tel fut l'imaginaire allemand d'Edgar Quinet. Michelet y répond en écho, décrivant son ami : « dans l'obscurité volontaire de cette solitude, où les bibliothèques touchent aux forêts et où les cerfs viennent boire sous le balcon des électeurs »². Bien qu'il l'ait moins fréquentée que Quinet, Michelet professe sa dette à l'égard de l'Allemagne dont, dit-il :

« J'ai reçu la force scientifique qui m'a fait pousser à fond les questions. Elle est le pain des forts, elle m'a posé sur Kant, m'a héroïisé, agrandi par Beethoven, Luther, Grimm, Herder que Quinet traduisait au moment où je traduisais Vico »³.

Mais, si avant 1830 se déploie à l'envi le topos germanophile des profondeurs sylvestres et savantes, il s'inverse ensuite. A approcher les mystères, on les dévoile : « Si l'Allemagne fut aimée, c'est qu'elle fut ignorée » (Quinet)⁴, « J'espérais mieux de l'Allemagne et je suis frappé de la voir morte » (Michelet)⁵. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne se

1. « L'Allemagne », article paru le 15 octobre 1836 dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 60 ; nous citerons également, quand le texte est repris, le recueil d'articles d'Edgar QUINET rassemblés par Paul GAUTIER, in « *Allemagne au-dessus de tout !* » *Un prophète : Edgar Quinet*, Paris, Plon, 1917 (cité par la suite comme GAUTIER).

2. MICHELET, compte rendu de l'ouvrage d'Edgar QUINET, *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité* (12 oct. 1830), in Jules MICHELET, *Œuvres complètes*, éd. par Paul VIALLANEIX, Paris, Flammarion, 1972, t. II, p. 685 ; presque identiquement dans *Introduction à l'Histoire universelle*, *ibid.*, t. II, p. 240.

3. Cf. Jean-Louis CORNUZ, *Michelet, un aspect de la pensée religieuse au XIX^e siècle*, Genève, Droz, 1955, p. 156.

4. Cf. André MONCHOUX, *L'Allemagne dans les Lettres françaises de 1814 à 1855*, thèse, Toulouse, 1953, p. 90.

5. Préface à *Origine des Bonaparte*, Paris, 1872.

contentent de véhiculer un imaginaire allemand. Pour eux, l'Allemagne fut moins un fantasme ou une réalité qu'un enjeu très décisif pour leur production intellectuelle. L'Allemagne en constitue l'instrument et l'aliment propres à reconstituer une culture française à leurs yeux défaillante. C'est pourquoi ils transfèrent : c'est souvent pour Michelet s'approprier, s'assimiler, « digérer » ; travail périlleux où il faut à la fois rendre français ce qui ne l'est pas et rejeter ce qui ne doit pas l'être ; c'est pour Quinet discriminer une bonne Allemagne — celle d'un Âge d'Or herdérien, solidaire de la Révolution française — et une mauvaise Allemagne, fataliste et impérialiste — Hegel et Bismarck, Schelling, Schopenhauer et von Hartmann — avec ce qu'on serait tenté d'appeler ses alliés objectifs français : Victor Cousin, toute la réaction politique et « jésuite ».

« L'écroulement d'un monde fut ma première éducation »⁶, confesse Quinet. Plus tard, toute sa philosophie de l'histoire et son action politique le rendront attentif aux « croulements » et « craquements » qui scandent le cours de l'humanité. Comme Michelet, né en 1798, Quinet, né en 1803, porte l'héritage de cette Révolution qu'il a rêvée sans la vivre ; elle fait leur deuil, leur espoir et leur devoir. Durant leur carrière la plus publique, au Collège de France, entre 1841 et 1846, les deux collègues militeront pour le « réveil de la liberté », investis de la mission de « faire de la France l'idéal des peuples modernes »⁷. Leur « philosophie de la Révolution » aura pour tâche de répudier la « philosophie de la Restauration ». Sur ce point, règne entre eux un « accord de l'âme » et ils sont : « deux hommes constamment occupés des mêmes objets »⁸.

Dans les années vingt, au seuil de leur carrière, ils ne disposent tous deux que d'une culture toute classique, Virgile et Voltaire ; l'époque n'offre rien qui puisse combler leur désir de savoir. Reste alors, pour le provincial Quinet, Polytechnique, qui l'admet en 1820 et à quoi il renonce aussitôt pour quelques études de droit, suivant ainsi un parcours probablement assez typique de cette génération à la fois avide et désoccupée⁹. L'Allemagne fournira un recours.

La famille Quinet avait séjourné en 1806 près de Cologne où le père exerçait les fonctions de commissaire des Armées du Rhin. La mère

6. Cf. E. QUINET, *Histoire de mes idées* (1858), Paris, Flammarion, 1972, p. 177 sqq. et G. VABRE-PRADAL, *La Dimension historique de l'homme ou le mythe du Juif errant dans la pensée d'Edgar Quinet*, Paris, Nizet, 1962.

7. Cf. Madame QUINET, *Cinquante ans d'amitié (Michelet et Quinet)*, Paris, Colin, 1899, p. 152.

8. *Le Christianisme et la Révolution française* (1845), Paris, Fayard, 1984, p. 9.

9. Cf. E. QUINET, *op. cit. supra* n. 6, p. 177 sqq. et Albert VALÈS, *Edgar Quinet. Sa vie. Son œuvre*, Carrières-sous-Poissy, La Cause, 1936.

était calviniste, suisse d'origine, fervente lectrice de Madame de Staël. De là sans doute l'accusation de « vague germanisme » dont Quinet veut se défendre :

« Que n'accusait-on aussi les choses, les bruits indistincts, les plages sans bornes, les nuées, filles voilées, vagabondes de nos lacs souterrains. Voilà mes vrais complices ! »¹⁰

Or Quinet, comme Michelet, ne découvrent la culture allemande que par une médiation anglaise ! Un Écossais du nom de Smith indiqua à Quinet l'œuvre de Herder, à vrai dire bien mieux connue outre-Manche qu'en France. Le jeune professeur Michelet nourrit son premier enseignement à l'École Normale avec des philosophes écossais, Reid, Steward, etc.¹¹ Bien plus : saisi d'enthousiasme par Herder, Quinet, afin de traduire, se rend... à Londres ! C'est là qu'en quelques semaines de mars 1825, il prétend avoir « étudié assez d'allemand pour revoir [sa] traduction sur l'original »¹². L'examen de cette traduction révèle, en effet, sa grande ignorance de cette langue¹³.

L'œuvre de Herder avait été toutefois bien accueillie par quelques français ; en particulier, Degérando en publia quelques extraits en 1804. Il soutient l'entreprise de Quinet : « Vous me parlerez de Herder que mon ami Camille Jourdan a beaucoup connu et dont il raffolait »¹⁴ et lui ouvre en mai 1825 les portes du salon Victor Cousin, lieu présumé de la rencontre avec Jules Michelet. Quelqu'aimable qu'il fût, Cousin n'a jamais soutenu réellement Quinet ni Michelet. Il aurait même plutôt conseillé dix ans de traduction d'Olympiodore au premier et saint Bernard au second¹⁵. Cependant il s'extasie à la lecture de la traduction : « C'est beau, c'est parfait, c'est cela mon ami ! »¹⁶, « il faut vous ruiner pour cette étoile », « j'espère que vous enverrez une traduction au pauvre Goethe pour qui je donnerai une lettre » (et Quinet rapporte que : « Cousin m'a parlé de Goëthe [*sic*] qui est bien vieux, bien excellent et qui répète toujours : je me tiens en équilibre »)¹⁷.

Cela décide pourtant de la réputation de Quinet germaniste, entendons

10. Cité par Oskar WENDEROTH, *Der junge Quinet und seine Übersetzung von Herders Ideen*, Erlangen, 1906, p. 14.

11. Sur ce point, cf. Gabriel MONOD, *La Vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, Champion, 1923, t. I, p. 123 et 151.

12. *Correspondance avec sa mère*, in E. QUINET, *Œuvres complètes*, Paris, Germer-Baillière, 1877, t. I, p. 295 (cité par la suite comme *Correspondance*).

13. Cf. l'étude de Henri TRONCHON, *Le Jeune Edgar Quinet, ou l'aventure d'un enthousiaste*, Paris, Belles Lettres, 1937.

14. *Correspondance*, t. I, p. 303.

15. Suivant Madame QUINET, *op. cit. supra* n. 7, p. 9.

16. *Correspondance*, t. I, p. 335.

17. *Ibid.*, p. 306 et 308.

par-là : connaisseur de la culture allemande. Par le truchement du libraire Levrault et du théologien Cuvier, muni d'une recommandation pour Creuzer, il part pour « Heidelberg, la patrie de Herder »¹⁸. Synecdoque riche de sens : l'Allemagne quinétienne est Souabe d'une part, Prusse d'autre part. Ce pays fantasmagique est, au demeurant, d'emblée amputé de ce qui en lui peut gêner, à commencer par Kant. Il faut prévenir Madame Quinet mère : « Vous aurez jeté des cris d'effroi du kantisme, qui est au reste un fantôme dont on s'effraie trop »¹⁹. C'est d'ailleurs le domaine de Cousin qui, s'il veut « régénérer les doctrines morales de la France par des emprunts aux Allemands »²⁰, juge cependant qu'il est

« impossible d'élever la science au point où il la conçoit [Kant] et de parler sa langue à ses compatriotes avant de les avoir préparés par Platon et Descartes, qu'il a publiés aussi et enfin par une exposition, faite pour les Français, des théories générales de Kant »²¹.

Enfin, prévenu en faveur de l'époque herdérienne, Quinet est en somme réservé par provision à l'endroit des Allemands contemporains : « Je vais voir l'Allemagne, peut-être le seul homme de génie qui reste dans ce pays, c'est Creuzer »²².

Quinet acquiert sa réputation de germaniste grâce à sa traduction et à sa connaissance de Herder, mais aussi par Michelet qui le consacre dans cette spécialité. Michelet se place sous sa dépendance pour tout ce qui touche les sources allemandes, du moins jusqu'au voyage qu'il effectuera lui-même l'été 1828. D'emblée, cependant, il prend soin qu'on ne se méprenne pas sur la présence de Quinet à Heidelberg :

« Le jeune et éloquent écrivain a fortifié son talent de tous les secours que pouvaient lui prêter les philosophes divers qui se partagent l'Allemagne et les infatigables élucubrations de tant de savants critiques [...] Ceux mêmes qui ne goûteraient point les doctrines de la moderne philosophie allemande admireront avec quelle indépendance d'esprit et quel talent original les a suivies Monsieur Quinet. Sa manière n'est, que nous sachions, d'aucun écrivain allemand »²³.

L'édition du Herder remporta un grand succès, accordé par les membres influents du salon Cousin, jusqu'à Châteaubriand et Goethe.

18. Cité par A. VALÈS, *op. cit. supra* n. 9, p. 75.

19. *Correspondance*, t. I, p. 356.

20. Cité par A. VALÈS, *op. cit. supra* n. 9, p. 84.

21. *Correspondance*, t. I, p. 361.

22. Lettre du 20 décembre 1826, *Correspondance*, t. II, p. 12.

23. MICHELET, compte rendu cité in *op. cit. supra* n. 2, t. II, p. 685.

Bien que Cousin loue dans cette œuvre : « le plus grand monument élevé à l'Histoire de l'Humanité jusqu'à nos jours »²⁴, son compte rendu promis aux *Débats* ne verra jamais le jour. Par contre, le *Globe*, la *Nouvelle revue germanique*, *Le Temps*, la revue protestante *Libre Examen*, une *Revue des voyages* traitent favorablement de l'ouvrage²⁵. Guizot félicite Quinet, des lectrices, telle madame Degérando, applaudissent en Quinet un germanophile :

« Je vous avoue que beaucoup de nos ouvrages français me paraissent de la crème fouettée en comparaison des œuvres de ces génies profonds, énergiques et souvent pleins de grâce de la Germanie »²⁶.

L'essayiste Loève-Veimars utilise Quinet avant qu'il ne paraisse, et, par son truchement, les traductrices Panckoucke et de Carlowitz répandront Herder dans le monde.

Connu des grands, lié à Delorme, Guigniaut, Léon Faucher, Lermnier, Dubois, Quinet s'exclame : « la *Revue des Deux Mondes* et *Le Monde* sont à moi si je le voulais »²⁷. De plus, encore que dépourvu de tout grade universitaire, Quinet se fait pressentir pour les plus hautes chaires parisiennes (déclinant une candidature à Strasbourg à « l'esprit mesquin »)²⁸. En réalité, il n'obtiendra d'abord, grâce à Degérando, qu'une expédition en Grèce, avant que sa *Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité* et les *Trois Glorieuses* ne modifient sa situation et sa relation avec l'Allemagne.

La traduction des *Idées* paraît en 1827, année où Michelet cumule à l'École normale les cours d'histoire et de philosophie, entamant ainsi un imposant *cursus honorum*. Même s'il impartit à Quinet la spécialité de l'Allemagne, Michelet entretient sur ce terrain une concurrence certaine qui culmine peu après le voyage en Allemagne de 1828.

Auparavant, le savoir germanique de Michelet se bornait à la lecture de Madame de Staël, lue en 1820. En 1821, son attention s'était portée sur l'*Abrégé chronologique de l'Histoire et du Droit public en Allemagne* du strasbourgeois Ch. F. Pfeffel et sur le *Tableau des révolutions de l'Europe* de Ch. W. Koch ou l'*Histoire des Allemands* de Schmidt. Il aborda la philosophie allemande par l'*Histoire comparée des systèmes*

24. Cf. O. WENDEROTH, *op. cit. supra* n. 10, p. 78.

25. Sur la fortune de cette traduction, cf. *ibid.*, p. 74 sqq.

26. *Ibid.*, p. 41.

27. *Correspondance*, t. II, p. 265.

28. Lamartine le voudrait comme inspecteur de l'université (*Correspondance*, t. II, p. 130), Gérando au Conseil d'État (*ibid.*, p. 173) et Cousin professeur de philosophie ou d'histoire à Paris (*ibid.*, p. 85).

de Philosophie de Degérando et fut très impressionné par *L'Esprit et l'influence de la Réformation de Luther* de de Villers. Dès 1822, il consulte en langue originale le *Handbuch der Geschichte des Altertums* de Heeren. C'est précisément à partir de 1825 que, fréquentant Cousin et Quinet, il prend des cours d'allemand, lisant tout d'abord *La Guerre de Trente Ans* de Schiller²⁹.

En un premier temps, la leçon de Vico et celle de Herder que lui transmet Quinet incitent Michelet à une « étude des peuples à partir de leurs légendes » ou de leurs « caractères », ou encore des « chants populaires » ou à une étude sur « les signes et le langage » esquissée dans son cours à l'École normale³⁰. Tout se passe comme si Michelet, à l'instar de Herder et de Goethe devait aller, colligeant les chants populaires, à l'écoute du peuple français rimant et chantant ! En fréquentant les bibliothèques allemandes, il délaissera ce projet et cependant, jusque dans les dernières œuvres naturalistes, les *Volkslieder*, ballades et élégies germaniques, serviront de référence et d'illustration.

Michelet quitte le territoire français pour la première fois en août 1828 pour visiter Quinet en sa « savante Allemagne », avec pour objet : « la grande révolution du XVI^e siècle ».

« Or, pour la bien comprendre, écrit-il à son ami, deux choses me manquent : connaître la vieille nationalité germanique, de laquelle est principalement sorti ce mouvement, et saisir la généalogie des opinions religieuses au Moyen Âge. Ainsi les plus anciens monuments de l'Allemagne et les travaux les plus modernes de la critique allemande me sont également nécessaires ; et l'on ne trouve rien ici [...] Il faut donc aller dans le pays, feuilleter beaucoup de livres et savoir précisément ceux que l'on veut acheter ; il faut recevoir de la bouche des maîtres ces explications rapides qui abrègent les recherches »³¹.

La relation du voyage est édifiante : il fréquenta Creuzer, Ulmann, Paulus, Mittermaier, Schlosser, Zachariae, Massmann, Tieck, Goerres... On trouvera dans son journal la liste impressionnante des ouvrages qu'il achète, qu'il lit ou qu'il consulte³². Alors qu'il visait une culture allemande spéciale, Michelet s'est empressé d'assimiler une culture et générale et spéciale. Une partie est exploitée et élaborée dans les mois qui succèdent au voyage, une autre s'insère et s'organise dans son œuvre

29. Sur ce point, cf. P. VIALLANEIX, *La Voie Royale. L'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971, p. 123-140.

30. *Ibid.*, p. 123.

31. Lettre à Quinet du 21 juillet 1828, in *Journal de MICHELET*, éd. par P. VIALLANEIX, Paris, Gallimard, 1959, t. I, p. 705.

32. *Ibid.*, t. I, p. 51 sqq.

et ses marges (en particulier chez ses disciples) ; mais, si puissante que soit sa frénésie d'assimiler cette masse globale, il en tombera néanmoins malade au point de devoir interrompre : « Les Lumières de l'Allemagne entrant à la fois ont blessé mon pauvre cerveau. J'en avais trop pris depuis un an », jusqu'à contracter des « courbatures intellectuelles »³³ !

L'Introduction à l'Histoire universelle, qui paraît en 1831, témoigne de l'attitude générale de Michelet à l'égard de l'Allemagne, au même titre que les études de Quinet sur Herder. Dans les deux cas, il est traité de la liberté dans l'histoire, et spécialement du moment germanique. Pour Quinet :

« En un mot, l'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, le règne de l'âme : le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait »³⁴.

Chez Michelet, l'histoire montre que : « la liberté a vaincu, l'histoire a vaincu »³⁵. Seulement, si en 1827 Quinet s'imagine encore que la liberté selon Herder fit en Allemagne triompher l'infini sur le fini, Michelet sait en 1831 que la leçon est autre : « L'Allemand trompé par le fini [...] s'adresse à l'infini. » La philosophie quinetienne de l'histoire ressortit à l'éthique au nom de quoi il a jugé l'Allemagne ; la lecture michelétienne est ici plutôt une géographie historique au sein de laquelle l'Allemagne prend place et sens :

« Nous ne pouvons dire ce qu'a fait la France, ce qu'elle est et sera, sans interroger sur ces questions l'ensemble du monde européen. Elle ne s'explique que par ce qui l'entoure »³⁶.

Or, l'enquête historique révèle que l'Allemagne : « c'est l'Inde en Europe ». Alors que l'histoire de la liberté, le « principe héroïque du monde » avait fait rompre « peu à peu avec le monde naturel de l'Asie » et construit un « monde qui relève de la liberté », il s'est trouvé que l'Allemand « préparé par le mysticisme protestant, adoptera sans peine

33. Cité par G. MONOD, *op. cit. supra* n. 11, p. 167. De même Quinet écrit-il à sa fiancée en octobre 1829 : « Je reçois des lettres de Michelet qui est depuis longtemps malade ; il a étudié avec tant de ferveur la philosophie de ton pays qu'il en a la tête brisée. »

34. E. QUINET, *Herder. Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, « Introduction aux œuvres de Herder », Paris, Levrault, 1827, t. I, p. 34.

35. *Introduction à l'Histoire universelle*, *op. cit. supra* n. 2, p. 240-241.

36. *Ibid.* Il s'agit de l'inverse du postulat de Guizot : « La France étant donnée, comprendre l'Allemagne et l'Italie. »

le panthéisme de Schelling, et l'adultère de la matière et de l'esprit sera de nouveau consommé » et Michelet de s'exclamer : « Où sommes-nous, grand Dieu ? Nous voilà replongés dans l'Inde ; aurions-nous fait en vain ce grand voyage ? » La rhétorique de Michelet dispose le plus habilement du monde persiflage cinglant et éloge amical : la géographie germanique est celle d'un pays « monstrueusement diversifié », les frontières sont bornées par « des fleuves vagues qui la limitent si mal à l'orient et à l'occident ». Les mœurs y sont serviles, avec les qualités hospitalières qui en découlent : « La table commune, autel où l'Allemand immole l'égoïsme, risibles et touchants mystères [...] baptêmes de la bière [...] » ; la langue décrit, comme les fleuves, de « capricieuses sinuosités ». Le goût est si mauvais qu'il en devient touchant : « maisons grotesquement peintes », etc. Une expression peut-être symbolise la totalité barbare et indienne de l'Allemagne : « ces bizarres contrastes »³⁷.

Une unité est conférée cependant à ce divers disparate : le protestantisme allemand et la musique ! Lors même que Michelet ne nourrissait aucun penchant pour cet art, le nom de Beethoven est doté des plus hautes fonctions : « Eh ! croient-ils [les Allemands] donc que Molière, Voltaire, Rousseau nous soient plus chers que Beethoven ! » ; car les Allemands « ont l'unité musicale » et :

« lorsqu'un prince souverain passe dans un village et qu'il entend sortir d'une chaumière la voix de Beethoven, il la reconnaît, en suit le rythme et il se met au pas, et sous ce vrai roi de l'Allemagne, il marche un moment dans l'égalité »³⁸.

Au sein de la production michelétienne toutefois, l'unité provient moins de cette mise au pas cadencée que de la théologie luthérienne. Les *Mémoires de Luther* sont publiées en 1835. L'usage de l'Allemagne y apparaît plus que dans tout autre ouvrage : il s'agit pour Michelet tout à la fois de l'emporter sur l'érudition allemande, de supplanter l'école historique française et aussi d'opposer les vertus révolutionnaires protestantes aux vices réactionnaires du pouvoir jésuite.

Semblable étude entraîne un savoir des sources allemandes fort éloigné du discours emphatique et mythologique roulant sur l'Inde barbare et l'ineffable musical. L'entreprise a nécessité la contribution de « secrétaires allemands »³⁹ comme Münz, Rosenwald, Toussenel, mais aussi

37. Toutes ces citations sont extraites du même passage.

38. J. MICHELET, in *L'Étudiant* (1848), Paris, Seuil, 1970, p. 66.

39. Cf. P. VIALLANEIX, *op. cit. supra* n. 29, p. 21.

des disciples historiens comme Ravaisson, Duruy ou Wallon qui, logés chez le Maître, lisent, traduisent et archivent du matin jusqu'au soir, du moins jusqu'à ce que Michelet obtienne en 1838 la chaire d'Histoire et Morale au Collège de France. De même, des élèves normaliens, Charles Weiss, Chassin ou Charles Bernard auront à traduire ou produire, alimentant ainsi les cours de l'École normale ou les études luthériennes ou les éditeurs de traduction (par exemple, Schelling et Hegel par Ch. Bernard). A la source des *Mémoires de Luther* on relèvera plus particulièrement la *Urgeschichte des Christentums* de Gfoerer, l'*Histoire de la France protestante* de E. Haag, l'*Abrégé de l'histoire chrétienne* de Spittler, l'*Histoire de la Réforme en Allemagne* de Marheinecke, l'*Histoire générale des religions* de Meander, l'*Histoire de la formation des doctrines protestantes* de G. C. Planck, bien sûr les œuvres de Daub et de Creuzer, de Heerens, mais aussi bien l'*Essai sur le mysticisme au XV^e siècle* par Ch. Weiss. Outre-Rhin, des correspondants livrent les nouveautés et indiquent les tendances allemandes : Lortet à Heidelberg, Staedel à Mayence, Bachman à Cologne⁴⁰.

C'est qu'en effet si l'Allemagne est propice aux considérations globales, elle offre aussi les études les mieux spécialisées, tout se passant comme s'il existait une Allemagne officielle, poétique, philosophique et politique : bizarre, musicale, étrangère, mais aussi des sciences allemandes qu'il importe à la « chimie » michelétienne d'assimiler ; toutefois, reprise par Michelet, la science allemande parviendrait en quelque manière à n'être plus allemande. Si la notion d'influence a sens en littérature, elle est répudiée par le chimiste historien. L'unique « sol natal » de Michelet serait Vico⁴¹ ; pour le reste, si nombreuses que soient les sources allemandes et les collaborateurs germanisants, le maître professe que « personne ne m'a influencé [...] je suis né essentiellement solitaire ! »⁴². Pour outrecuidante que paraisse la proposition, elle s'autorise cependant de la méthode « chimique » qui : « refait les choses, les reprend de là même d'où elles étaient parties d'abord, car enfin pourquoi ne reprendrai-je pas tout cela en moi-même, puisque déjà tout en est parti »⁴³, à telle enseigne qu'on peut penser que l'érudition allemande est transformée dans le « moi » de Michelet :

40. Sur les sources historiographiques allemandes de J. Michelet, on consultera G. MONOD, *op. cit. supra* n. 11, p. 144 à 170, P. VIALLANEIX, *op. cit. supra* n. 29, p. 149 sqq. et Werner KAEGI, *Michelet und Deutschland*, Bâle, Schwabe, 1936.

41. Cf. *op. cit. supra* n. 29, p. 224 sqq.

42. Cf. J.-L. CORNUZ, *op. cit. supra* n. 3, p. 71.

43. Cette « méthode » se situe « entre la méthode qui formule (Hegel) et la méthode qui tourne autour (comme Quinet qui me semble marcher d'un pas puissant autour de chaque objet et le serrer avec force) », *Journal*, le 18 mars 1842, in *op. cit. supra* n. 31.

« Histoire, violente chimie morale, où mes passions individuelles tourment en généralités, où mes généralités deviennent passion, où mes peuples se font moi, où mon moi retourne animer les peuples »⁴⁴.

C'est ainsi que dès le retour de Heidelberg, la *Cosmologie* de Walckenaër et son *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, œuvres pourtant traduites dès 1815 et lues par Michelet en 1824, sont « assimilées » dans les cours de Michelet. Il en ira de même pour Ritter, Berghaus, Petermann, Ratzel, etc. Jusqu'à la fin de son œuvre, l'érudition allemande se fondra dans sa pensée. Ainsi pour la philologie de W. von Humboldt ou von Hagen, ainsi pour l'astronomie de Zimmermann, la zoologie de Bronn, de De Baër, de Haller ou de Hartwig, quitte à reprendre simplement, à partir de 1850, les articles de la *Revue Germanique* et sans avoir l'érudition scientifique considérable que Michel Serres voulait naguère lui attribuer⁴⁵.

Entre le *Procès des Templiers* et le fameux cours sur la Compagnie de Jésus, Michelet effectue, durant l'été 1842, un second voyage à travers le sud de l'Allemagne. Une fois de plus deux visions, l'une érudite, l'autre romantique et symbolique, se superposent. Il visite Kaulbach, Heß, Boisserée, von Eichthal, Tiersch, lequel lui propose d'envoyer de jeunes normaliens à l'école allemande : « *Um die französische Wissenschaft etwas zu beleben* »⁴⁶. Il fréquente Menzel « qui explique que jusqu'à Louis XIV la France est d'essence germanique ». Mais aussi, si préservé qu'il veuille être du « narcotique romantique », il ne laisse pas de succomber aux charmes poétiques, touché tant par les « harmonies mêlées » que par telle « lourde bonhomie » ou quelque « blanche demoiselle ». « Eh bien, il y a quelque chose au-dessus encore. Et quoi ? Le mouvement, la grâce, la France ! » Il prend place parmi les anti-gœthéens, et rencontre des anti-kantiens, tel Schwab à qui « l'on faisait jurer tout petit haine immortelle à Kant »⁴⁷.

Sous ce double aspect de l'Allemagne michelétienne, Heine ne manquera pas cependant de déceler l'unité, en voyant :

« un homme qui ne se sent à l'aise que dans les forêts enchantées du romantisme, qui aime à se bercer sur les vagues bleues de la sentimentalité mystique et qui n'aborde qu'à contre-cœur les pensées qui ne peuvent s'affubler de symboles »⁴⁸.

44. *Journal*, le 9 juin 1841, *ibid.*

45. Michel SERRES, « Michelet : la Soupe », *Revue d'histoire littéraire de la France*, sept.-oct. 1974, p. 787-803.

46. Cité par W. KAEGI, *op. cit. supra* n. 40, p. 161.

47. *Journal*, in *op. cit. supra* n. 31, t. I, p. 433.

48. Lettre citée en note par P. VIALLANEIX, *ibid.*, p. 857.

Pourtant, Michelet n'est assurément pas aussi « somnambule [...] pour peindre le somnambulisme de son époque » que ne le suspecte l'ironie de Heine, tant abhorrée par Quinet. S'affublant de symboles, Michelet tend à supplanter les Mignet, Thierry, Henri Martin, Guizot même ou Thiers, qui lui aussi « se fait papiste pour encenser Napoléon »⁴⁹. Sans doute Michelet adopte-t-il la « méthode Creuzer » et n'est guère hégélien⁵⁰ ; mais c'est l'historiographie allemande qui l'a occupé. Ainsi pour Ranke, qu'il a beaucoup lu pour ses études sur Louis XIV, bien qu'il le rejette par la suite comme exagérant les « petits faits »⁵¹. Plus généralement, le défaut des historiens allemands se laisse ainsi formuler :

« Ce qui fausse l'histoire à chaque instant, c'est un déplorable effort d'impartialité entre le bien et le mal. Reproche au reste qu'on peut faire à plus d'un Allemand, entre autres à notre aimable, savant, ingénieux Ranke qui nous a tant appris. Son *Histoire de la Papauté* (je parle de l'original et non bien entendu de la perfide traduction), avec tant de mérites divers a le tort de grossir énormément beaucoup de petites choses. Rome d'abord [...] et les] jésuites mêmes sont surfaits par Ranke »⁵².

Mais plus qu'avec Ranke, la rencontre fut déterminante avec Niebuhr et Wilhelm Grimm. Les œuvres du premier furent étudiées et jugées par Michelet dans son cours à l'École normale en 1829, publié dans *Sur l'histoire romaine de Niebuhr* en 1830⁵³. Le rapport de Michelet à la science allemande y est clair : elle manque de hauteur, de

« ce génie philosophique, cette puissance qui, nous élevant de l'érudition à la science, nous permet d'embrasser un espace immense d'un seul coup d'œil, et, de cette hauteur, nous faire distinguer l'importance relative des choses »⁵⁴.

Telle est, encore une fois l'Allemagne, érudite d'une part, philosophique de l'autre mais sans synthèse. Ainsi demande-t-il : « Mais qui pourrait être à la fois Niebuhr, Hegel et Creuzer ? »⁵⁵ Mais même dans l'érudition de Niebuhr la « barbarie » demeure :

49. *Ibid.*, p. 858.

50. Cf. *op. cit. supra* n. 29, p. 198.

51. Sur ce point, on consultera l'étude de Peter PER, *Geschichtsschreibung und historisches Denken in Frankreich 1789-1871*, Zürich, 1958, en part. p. 190 sqq.

52. Cf. W. KAEGI, *op. cit. supra* n. 40, p. 144 et J. MICHELET, *Œuvres*, t. II, 1972, p. 141. Formulation similaire chez Quinet qui parle à propos des Allemands de leur « indifférence entre le bien et le mal [...] marque de faiblesse », dans son article intitulé « L'Allemagne », in *op. cit. supra* n. 1, p. 227.

53. *Sur l'Histoire romaine de Niebuhr* (1830), in *Œuvres, op. cit. supra* n. 2, t. II, p. 677 sqq. ; également Avant-propos de *Histoire romaine, ibid.*, p. 342 sqq.

54. *Ibid.*, p. 680.

55. *Ibid.*

« C'est un barbare [...] un germain pur [...] Il a détruit mais il a reconstruit, comme il pouvait sans doute : son livre est comme le *Forum boarium*, si imposant avec tous ses monuments bien ou mal restaurés. On sent souvent une main gothique. Mais c'est toujours merveille de voir avec quelle puissance le Barbare soulève ses énormes débris »⁵⁶.

Il s'agira alors pour Michelet de l'emporter sur Niebuhr, à partir des manques de celui-ci : « Que reste-t-il à la France ? La méthode peut-être et l'exposition », à quoi il convient d'ajouter la concurrence des études historiques à Rome où le barbare « a laissé une colonie germanique [...] Et nous Français, ne réclamerons-nous pas quelque chose de cette Rome qui fut à nous »⁵⁷ ?

Les *Origines du Droit français* vont au-delà d'une confrontation. Michelet collabora réellement, sinon avec Savigny, du moins avec Grimm. Il a d'ailleurs voulu souligner sa dette :

« Je compte me vanter bien haut dans ma préface de toutes les obligations que mon livre a au vôtre. En outre, j'ai marqué de votre initiale chaque passage que j'emprunte aux *Antiquités du Droit allemand* »⁵⁸ ;

au point que l'ouvrage de Grimm fut à ses yeux : « un flambeau dans les études analogues qu'il a] faites sur Brisson, Martène, Ducange, etc. »⁵⁹ ; signalons enfin que, pour sa part, Grimm aide Michelet à traduire du frison en français et le soutient dans sa recherche sur les templiers. Certainement Grimm, dont « le prodigieux livre a fondé la symbolique du droit »⁶⁰, a laissé des marques profondes dans les travaux de Michelet.

Le Collège de France fournit à Quinet et à Michelet le pouvoir et l'auditoire favorables à la lutte contre la « réaction ». En ce combat, l'Allemagne politique et philosophique se voit accorder un rôle prépondérant. En 1842, la verve de Quinet atteint son paroxysme, dans un article intitulé « De la Teutomanie ». On relève des expressions comme : « Les blonds landknechts, esprits de ténèbre aux sentiments vulgaires » ou : « le cygne allemand se noie aujourd'hui dans son propre cloaque », « il y a une lèpre tudesque »⁶¹, etc. Bien que Quinet n'assume des fonctions politiques qu'après 1848, ses cours au Collège de France sont

56. *Ibid.*, p. 679, presque identiquement p. 343.

57. *Ibid.*, p. 343.

58. Lettre à Grimm de novembre 1836, publiée en appendice in W. KÆGLI, *op. cit. supra* n. 40.

59. Lettre à Grimm de mai 36, *ibid.*

60. Lettre à Grimm de novembre 36, *ibid.* Cf. aussi *Histoire de France*, t. IV, p. 19.

61. Cf. A. MONCHOUX, *op. cit. supra* n. 4, p. 70. L'ouvrage rend précisément compte du progrès de la germanophobie quinquétienne.

déjà très politiques, suivant une trajectoire débutant en 1830. Michelet s'inquiète vite de l'anti-germanisme de Quinet ; Villemain, bien disposé pourtant à l'égard de Quinet, dut créer pour lui une chaire d'Histoire des littératures et des institutions du Midi de l'Europe car, selon lui, « il est impossible de nommer Monsieur Quinet à la chaire de littérature germanique, parce qu'il a pris couleur sur la question des frontières du Rhin »⁶².

La germanophobie quinétienne épouse la courbe de sa carrière. A la fin de son étude sur Herder, il écrivait : « Le délire de ton inspiration est passé, comme le rameau chargé de fruits, tu t'inclines vers le sol et pourtant tu es encore le pays de l'âme et de l'espérance »⁶³. Juste après 1830, le renversement s'est opéré, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, où il proclame :

« Nous l'avouons, il y eut pour nous une heure amère ; ce fut celle où nous reconnûmes en effet que ces systèmes, auxquels nous avions livré notre âme, n'étaient rien que le reflet inconsistant, l'ombre confuse et décevante des théories déjà chancelantes en Allemagne »⁶⁴.

Tout se joue sur la révélation du reflet :

« La suite entière de la philosophie moderne au fond de l'âme retirée de l'Allemagne paraît être, en effet, l'ombre réfléchie de la vie politique et le retentissement des événements dont le centre était en France »⁶⁵.

Si la Constituante se reflète dans Kant⁶⁶, si la Convention s'idéalise en Fichte⁶⁷ et, vérité des vérités, la Sainte-Alliance dans Hegel⁶⁸, n'est-

62. *Correspondance*, t. II, p. 353.

63. « Études sur le caractère et les écrits de Herder », in *op. cit. supra* n. 34, 1828, t. II.

64. « De la Révolution et de la philosophie », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1831, et GAUTIER, p. 78. En 1836, il écrira, dans l'article « L'Allemagne », cité *supra* n. 1, p. 172 : « Quand, lasse du matérialisme du siècle dernier, la France a voulu y échapper, elle s'est jetée en suppliante entre les mains de l'Allemagne. Le besoin de se soustraire à son passé moqueur lui fit embrasser, sans nulle critique, toutes les doctrines tudesques que de rares communications apportèrent jusqu'à elle » (cf. GAUTIER, p. 204).

65. « De la Révolution et de la philosophie », *art. cit. supra* n. 64, et GAUTIER, p. 72.

66. Cf. GAUTIER, p. 73.

67. *Ibid.*, également dans *Le Christianisme et la Révolution française*, *op. cit. supra* n. 8, p. 242 : « Je ne m'étonne pas que le métaphysicien le plus spiritualiste de l'Allemagne, Fichte, ait écrit deux volumes pour montrer que le Comité de salut public lui a enlevé son système. Si l'idée pure survit, au besoin elle repeuplera la terre ; c'est le fond politique de Saint-Just, et c'est aussi toute la métaphysique de Fichte. »

68. *Ibid.* C'est la « consécration de toute autorité ». Plus généralement les Allemands « aimaient et cultivaient de loin le mouvement des progrès politiques en France, à condition toutefois qu'il ne s'approchât pas trop, qu'il restât à jamais dans un éloignement respectueux,

ce pas que l'Allemagne n'a pas de réelle existence — c'est un leurre —, la qualité de ce leurre dépendant de ce dont il s'inspire ? De même, le premier Goethe reflète la clarté limpide de Voltaire, Herder « le repos de Buffon »⁶⁹, mais le Goethe nouveau révèle à l'Allemagne « le doute qu'elle voulait se cacher »⁷⁰ — d'ailleurs le premier n'est plus rétrospectivement que « le miracle de la pensée sans la forme »⁷¹ —, Heine poursuivant cette logique par l'inanité d'un « éclat de rire »⁷² cependant que l'Allemagne, dorénavant démasquée, n'a plus que le fantomatique mysticisme schellingien. La suite de l'histoire allemande ne laisse plus place, à en croire Quinet, qu'au « ricanement de l'orgie » et aux « vices prétentieux »⁷³. Rétrospectivement, la naissance de la philosophie allemande offre sa piètre signification :

« Quand sa foi a achevé de défaillir, elle [l'Allemagne] s'est convertie à la philosophie; c'était le temps de Fichte et de Schelling ; puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel »⁷⁴.

« Elle descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute »⁷⁵. Il faudrait citer tous les articles où Quinet s'acharne à traquer le destin du leurre allemand : il est implacable ; l'Allemagne procède vers l'abîme et « l'apocalypse du non-être »⁷⁶ au risque d'y plonger l'Europe entière, ainsi que le décrit l'article « France et Allemagne » paru dans *Le Temps* en 1867.

Mais, tout en se demandant : « Comment l'Allemagne peut-elle aujourd'hui nous intéresser long-temps par le scepticisme et la fatuité irreligieuse »⁷⁷, Quinet ne laisse cependant de l'observer, voire d'en

et qu'il fût comme le bruit de l'histoire passée, dont le présent profite sans en avoir la peine », cf. « De l'Allemagne et de la Révolution », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} déc. 1832, et GAUTIER, p. 107.

69. « De l'Avenir de l'Art. De l'Art en Allemagne », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1832, p. 508.

70. « Poètes Allemands », *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1834, p. 538. Mais aussi Schiller reflète Shakespeare et Lessing, Tieck l'Espagnol et le Saxon, Rückert l'Orient, Heine la France, voire Kant les « roseaux de l'Eurotas » : cf. « De l'Unité des littératures modernes », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1838, et GAUTIER, p. 239.

71. *Ibid.*, p. 181.

72. *Art. cit. supra* n. 69, et GAUTIER, p. 193 (Heine avec qui « le long monologue de l'idéalisme a fini par un éclat de rire » ; cf. aussi A. VALÈS, *op. cit. supra* n. 9, p. 109).

73. *Art. cit. supra* n. 1, et GAUTIER, p. 186.

74. « De l'Allemagne », in *Allemagne et Italie*, Paris, 1839, p. 63.

75. *Ibid.*, p. 63.

76. Titre de la cinquième partie du chap. II du livre VI de *l'Esprit nouveau* (1875), Paris, Germer-Baillière, 1880, t. XXVI (« Le bonheur dans l'anéantissement de l'individu et du monde » où la pensée allemande de l'inconscient est stigmatisée).

77. « De l'Allemagne », *art. cit. supra* n. 74, p. 126.

commenter, traduire et préfacier encore les œuvres. Au demeurant, il s'efforce de dissocier les vieux Allemands, de Luther à Herder, des nouveaux⁷⁸.

L'Allemagne reste cependant intéressante : si elle est un leurre dorénavant très réactionnaire, les Français réactionnaires s'abreuvent à ce reflet. En mettant en regard *Allemagne et Italie* de 1839⁷⁹, le *Christianisme et la Révolution française* de 1845 et la *Philosophie de l'Histoire de France*, on voit apparaître des constantes. D'une certaine manière, l'éclectisme cousinien et l'école historique libérale, les Jésuites et Napoléon III sont tous peu ou prou les suppôts des intérêts allemands. C'est que la réaction a besoin d'un système. Or ce système doit être idéaliste. Le fondement en est le fatalisme. La cause finale sera le despotisme et la cause efficiente le catholicisme. A l'opposé, la liberté se réalisera en révoquant le système, en luttant contre l'idéalisme allemand, en dénonçant le fatalisme, en visant la république grâce à l'instruction laïque.

Cousin écrivait en 1929 : « Accuser les vainqueurs et prendre parti contre la victoire, c'est prendre parti contre l'humanité, contre le progrès de la civilisation »⁸⁰. Quinet rougira d'avoir fréquenté pareil individu qui se dévoile en devenant parlementaire : « Quand on pense, écrit-il à Michelet, que cela a été notre idole ! Voilons-nous la face et pleurons pendant les sept semaines de l'éternité »⁸¹. Dès lors, il sait que penser de la doctrine éclectique : « Dès le commencement [...] capitulation [...] ; le génie français y disparaît presque entier »⁸². Or, par la plume de Cousin, c'est un système qui s'exprime. Celui-ci est décrit et raillé dans la *Philosophie de l'Histoire de France*. On peut le réduire à deux postulats : « L'absolutisme est le chemin de la liberté » et « les hommes font toujours le contraire de ce qu'ils s'imaginent faire »⁸³. Or cela englobe tout ce que l'on pourrait appeler les « philosophies de la servitude »⁸⁴ : Cousin, Strauss, la Compagnie de Jésus mais aussi Hegel

78. Il faudrait une étude spéciale pour dégager ce qu'est l'histoire du protestantisme allemand selon Quinet. Mais sans doute peut-on résumer ainsi sa position : l'Allemagne moderne « spiritualiste », pédante, et politiquement dangereuse après le *Zollverein* de 1834, est toute trahison de son passé et perversion de son immédiateté originelle par la spéculation. Quinet rejette ainsi le passé en un tout autre horizon, volontiers nommé « oriental » et privilégie le moment herdérien : « L'œuvre de Herder fut une opposition constante et presque irréflectie au spiritualisme de l'Europe moderne » (cf. *Herder, op. cit. supra* n. 34, t. III, p. 537).

79. Ce recueil de 1839 rassemble une bonne part des articles de Quinet sur l'Allemagne.

80. Victor COUSIN, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 5^e leçon.

81. *Cinquante ans d'amitié, op. cit. supra* n. 7, p. 177.

82. Cf. *op. cit. supra* n. 8, p. 33.

83. « Philosophie de l'Histoire de France », *Revue des Deux Mondes*, 1855. Cf. Charles-Louis CHASSIN, *Edgar Quinet, sa vie et son œuvre*, Paris, Pagnerre, 1859, p. 108.

84. Cf. Préface à *L'Enseignement du peuple* (1860).

dont pour sa part Michelet avait dit : « L'Allemagne se laissa rendormir au panthéisme de Schelling et si le Nord en sortit par Hegel, ce fut pour violer l'asile sacré de la liberté humaine, pour pétrifier l'histoire »⁸⁵. Mais cela engloba aussi Schopenhauer et von Hartmann ou Mommsen, tous ceux pour qui la liberté n'est qu'un « luxe, une superfétation étrangère, parasite, qui à un moment donné, s'ajoute au corps social »⁸⁶.

Ainsi, même si elle est un leurre, l'Allemagne offre un « système » qui ne reste pas sans effets. « Les illusions, devenues systématiques, répandent une nuit morale »⁸⁷. Dans cette perspective, Cousin bien sûr n'est pas Hegel ; mais précisément si l'éclectisme est à peine une théorie, c'est bien un effet politique. Nonobstant toutefois ce pouvoir du système, une différence sépare encore la France de l'Allemagne. « Le réactionnaire français n'a pas besoin d'une conscience libre »⁸⁸, la Prusse a pour sa part déjà perpétré l'horrible : le despote et le peuple y sont « unis en une intelligence secrète pour ajourner la liberté »⁸⁹. De là vient l'extrême péril allemand. En France, il convient pour Quinet de réveiller une conscience non encore pervertie et, à cette fin, la lutte conjointe avec Michelet se spécialise contre les jésuites, en faveur de l'instruction publique, tout se passant comme si celui que Gambetta honorera du titre de « père de la démocratie » fabriquait la République grâce à une confrontation et opposition au « système » de l'Allemagne.

Les écrits quiniétiens sont parcourus par une analogie implicite : les philosophies allemandes — du système fichtéen jusqu'à l'inconscient de von Hartmann — sont à l'Allemagne ce qu'est l'Église à la France : oppression du présent et trahison du passé. Quinet, tour à tour, se réjouit de voir que la pseudo-philosophie germanique montre son inanité (« elle se meurt, elle est morte », « elle ne renaîtra pas de ses cendres »)⁹⁰ et s'inquiète de sa puissance. Il est dès lors partagé entre le désir d'oublier et le souci de dénoncer. Le leurre a fonctionné grâce à un décalage, de cinquante ans, semble-t-il imputable aux Français eux-mêmes. Nous ne connaissons l'Allemagne qu'à « un demi-siècle de distance de la place où elle était réellement », ce pourquoi elle

85. Cf. *Introduction à l'Histoire universelle*, op. cit. supra n. 2, p. 241.

86. « Philosophie de l'Histoire de France », op. cit. supra n. 83, p. 944.

87. *Ibid.*, p. 940.

88. On trouvera p. 116 et 117 de *l'Esprit nouveau*, op. cit. supra n. 76, une comparaison entre le réactionnaire français et allemand.

89. Préface à *France et Allemagne*, Paris, 1867.

90. GAUTIER, p. 214.

parvient à se faire aimer : « Quel temps ne faudra-t-il pas pour que la France renonce à considérer l'Allemagne comme un pays de contemplation et d'enthousiasme ? »⁹¹ Par ce décalage, l'Allemagne parvient à nous tromper :

« Son mouvement sourd et intime se dérobe incessamment à nous et ne se laisse apercevoir que longtemps après qu'il est fini. Pendant un demi-siècle nous les avons vu occupées [les philosophies allemandes] à imiter la France, et, courbées sous notre joug, quand elles avaient fondé une réforme philosophique qui devait plus tard nous envahir et saper nos propres traditions »⁹².

De là vient la menace de ces « croulements » et « craquements » qui obsèdent la philosophie quinétiennne de l'histoire :

« Quelque chose est menacé de périr dans le monde, on n'en peut plus douter. On entend dans l'État cette plainte extraordinaire qui toujours a annoncé de près une ruine dans l'histoire ; on ne sait quelle chose, mais une chose va tomber si on n'y prend pas garde »⁹³.

Pour l'historien Michelet, situé à une vue plus « générale », le jugement est plus relatif : « J'espérais mieux » ; il conserve l'usage de l'érudition allemande, non sans réserve : « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés. L'avenir décidera de ce que vaut cette discipline en guerre et en littérature »⁹⁴.

Pierre PÉNISSON,
C.N.R.S.

91. « De l'Allemagne et de la Révolution », *art. cit. supra* n. 68, p. 8.

92. *Ibid.*

93. *Ibid.*, p. 33.

94. T. VIII, p. 226, dans l'ancienne édition, Paris, Hachette, 1890-1899.